

## De peur, j'ai perdu du temps

On ferme un livre un après-midi d'hiver, quand, au travers des vitres, on n'aperçoit plus que les traces des lumières de la ville encore en éveil, mais plus pour longtemps. Ce livre devient une existence nouvelle que l'on s'autorise par procuration, dans un moment presque sacré où l'on s'abstient de toutes références, dans un oubli volontaire de ce qui nous a nourris jusqu'à ce moment, un moment de silence voire de silences. On est au bord. On est au bord de la croyance, au bord du possible, au bord de la création. Enfin, les mots qui nous ont bouleversés traversent notre imaginaire et nous transforment.

Ou plutôt nous le supposons, comme l'on sent un instant s'écouler sans en connaître la substance, dans un temps occupé.

C'est de ce temps dont je veux parler.

On en parle trop souvent pour ne pas le dévoiler, pour ne pas savoir encore ce qui le construit et nous le rend insurmontable.

Il souligne chacun de nos gestes, la calligraphie de notre corps, nos engagements dans le quotidien, nos liens que nous croyons définitifs. Sans cesse, nous nous répétons dans un avenir jamais saisi, inconnu à nous-mêmes. Et cependant, nous nous isolons dans une superbe croyance en notre singularité, l'arrogance de notre devenir, de notre présence au monde.

Je vais m'efforcer, une page par heure retenue sur un planning, de stopper des pensées diffuses, confuses, sur ce que peut être ce sable qui s'écoule avec une vitesse précise dans un vase clos, soufflé, pour le retenir en un temps calculé. Des bribes de la vie du monde, des patients visités, vont m'interpeller, m'arrêter sur des instantanés de la vie des autres. Des moments de temps et de lieux.

En portant soin, il se passe quelque chose. S'il se passe quelque chose, c'est avec la personne, l'autre à qui je porte soin. Je prends conscience du moment vécu ensemble, mais je ne sais pas toujours de quoi il s'agit et même si cela soigne.

Les poètes, les écrivains, les romantiques, les scientifiques et les uns et les autres « exciteurs » d'imaginaire futuriste, les philosophes, n'ont cessé d'écrire sur le temps, comme une interrogation lancinante, un chant de sirènes pour penseurs égarés.

Ma prétention à transmettre mes doutes, mes images, mes histoires, n'a d'égale que la surprise ressentie lors de mes visites pour porter soin, là où cela se passe, petites maisons ou grandes, petits lieux ou immenses, où les vies sont dérangées par un corps en un tressaillement surgi dans le flux de leur histoire.

Car le temps se conjugue parfois bien avec l'histoire.

D'autres fois non.

Mais il la suppose, la suscite et parfois l'élabore. Ce sont des « épousailles » de raison, où l'amour survient après. Peut-être.

Alors je vais écrire avec le temps sans savoir ce que c'est, ce dont on parle sans cesse, ce dont on se plaint de manquer, avec lequel on s'organise et qui organise nos vies sans relâche. Je vais écrire sur ma parole de soignante et ce qui l'a traversée ou suscitée. C'est avec la temporalité, ce que j'en devine, que je vais appréhender cet entre-deux de la relation de soin.

Je vais me demander ce qui a d'abord autorisé cette parole, puis quel chant a entonné cette parole. À qui s'est-elle adressée ? Quelle tension singulière s'est échappée de moi pour qu'elle soit soumise à un message ? Qu'ai-je à dire ? Et à qui ? Qu'ai-je à soigner ? Et qui je soigne ? Quelle formation légitime le faire du soignant ?

## Pour commencer

### Le temps et le soin

Le temps flirte avec le plaisir de travailler. Le manque de temps est une souffrance, un désordre, un croche-pied au bon entendement de ce que nous abordons ou projetons dans notre vie. Le plaisir et l'avenir sont ce qui nous anime dans cette relation de soin : accepter et découvrir l'autre, s'y mêler avec retenue pour faire de sa demande un jeu de « Tetris », qui va susciter son adhésion à l'autonomie.

Cela semble parfois simple, cependant bien des séances de soin nous surprennent dans leur complexité événementielle et nous ressortons indemnisés de ces instants troublants par la mémoire indélébile de ce qui s'est passé, une mémoire parfois troublée de confusion, d'imaginaire, de réalité et d'histoire. Ce n'est pas rien, surtout quand nous ne savons pas toujours expliquer le trouble ainsi vécu.

Expliquer tue parfois le désir de savoir

La dynamique mise en place pour entendre la rumeur de l'autre gonfler au fur et à mesure de notre désir de comprendre ne s'achève pas toujours sur une « solution » de l'énigme de l'autre. Cet autre nous est si étranger, tout comme il est parfois si étranger à lui-même.

Une jambe soignée, traitée, ou un pied, une main, un ventre, une vertèbre ou un nerf ne satisfont pas l'étonnement que nous ressentons de la rencontre avec la personne qui se cache derrière ce « don d'organe ». L'enveloppe corporelle ainsi mise à jour dans une blessure soupçonnée pour laquelle on se rend disponible n'est qu'un contenant de ce que nous captions à nos dépens si nous ne prenons pas garde à ce que nous recevons ainsi.

Je voudrais dire à quel point entamer une relation de soin, ouvrir la porte de cet habitant blessé nous entraîne d'emblée vers la responsabilité de l'advenir de cette relation. Je veux bien dire que cette relation concerne les deux partenaires, le soignant et le soigné. Là, le temps n'existe pas.

Il n'est que le temps d'un engagement, sûrement.

Et c'est bien cette inexistence qui m'importe et qui souligne toute la force de ce qui se passe dans la rencontre et qui nous implique fortement. Il est de l'ordre de l'imposture que de croire, au début et à la fin d'une relation de soin, qu'il suffit de payer un tarif, de planifier un acte, d'entrer puis de partir, pour soigner.

Il n'existe pas d'acmé de la notion du temps dans le soin. Ce qui se passe demeure imprévisible. En dépit des avancées de la connaissance scientifique et du confort gagné pour guérir, l'excuse d'un manque de temps émise par le soignant n'est qu'un supposé viatique vers la prise de conscience de son implication.

Car enfin, se glisser dans les méandres des affluents d'un temps qui s'écoule n'est-ce pas accepter d'ouvrir notre disponibilité à l'autre, à soi, d'explorer notre étrangeté en relation ? Toute exploration est rythmée par les découvertes qui s'imposent à elle, toute découverte est vierge de savoir et force notre pensée en se jouant de la conformité du temps. Passé, présent, avenir n'ont de sens que si on veut bien abandonner nos perceptions préacquises de ce qui se passe, repousser la modernité de nos comportements, résister à des modèles de relation qui capitalisent notre pensée. Qualité-prix, le temps

se facture en efficacité et rentabilité. L'autre reste un inconnu négligé, soi n'existe que dans le spectacle consommé. L'ignorance et la bêtise remplacent la pensée, et la fatigue envahit la vie qui passe à la vacuité de pensée où le temps devient une référence monnayée.

Je suis partie en voyage sans savoir toujours ma destination et dans ma valise de soins, j'ai laissé des cartes postales vierges, des téléphones sans SMS. J'ai entassé des histoires comme des aventures où se sont transformées mes pensées comme des ballons soufflés par la parole entendue, où ma parole s'est construite, sans que je l'entende moi-même toujours.

Je ne peux que voyager avec ceux qui m'ont emmenée, et cela a pris du temps, comme le souvenir prend du temps dans la transformation du récit, à partir des images et des ressentis, vivant encore et transformant ma parole. Le temps alors est une dérive dans laquelle notre soi s'engage, s'interrogeant à l'infini. Notre intime, notre soi, nous ne savons pas ce que c'est. C'est l'événement, la crise, l'étonnement qui nous surprennent et nous révèlent parfois la différence entre ce que nous percevons des informations données et ce que nous pouvons peut-être en savoir.

## **Porter soin, c'est accepter d'abord les autres**

### *Que faire ?*

Je voudrais parler de Mam. Mam, cette personne hors du temps, hors de l'espace, hors de l'espace-temps, une énigme que je ne parviens pas à intégrer dans une histoire avec des mots.

Mam. Les mots, pour elle, se réduisaient à un jeu de cartes répétitives sans regard, sans souffle, sans temps. Chaque jour était pareil. Son immobilisme « volontaire » l'avait installée, là, au milieu de cartons jamais défaits, où s'accumulaient des vêtements achetés par correspondance, jamais portés. De la correspondance à bas prix pour une vie par procuration, loin, ailleurs, autre. Une vie en pochons. Ses mots aussi étaient dans cette

retenue bien ficelée. La livraison d'elle ne se faisait qu'en recommandé, un recommandé sans réception.

### *Je ne suis pas parisienne*

Sa voix fluette, presque éteinte, étouffait des sons sans transport. Des refrains de phrases, un petit sourire, un regard caché derrière des grosses lunettes et des joues épaisses, une tête sur un corps sans enveloppe, les formes corporelles emmitouflées dans une épaisse et éternelle robe de chambre bleue. Assise, toujours assise, elle était à la même place, dos à la table, jambes gonflées et pendantes, la télévision derrière elle toujours allumée, sur le côté droit. Elle régnait sur ses cartons et ses pochons, sur ses commandes reçues de vêtements jamais mis, comme un ibis, sur la tombe de son existence inexistante, le dos droit, la tête jamais assouplie sur ses épaules. Je me penchais sur ses jambes pour lui poser des bas de contention. Je posais ses grosses jambes sur mon genou l'une après l'autre, tous les matins, agenouillée devant elle entre deux cartons, carton parmi d'autres cartons, « empochoyée » comme tout ce qui venait de l'extérieur. C'était une scène quotidienne de « l'aidance » soumise, mais interrogative comme une prière.

### *Mon Dieu, qu'est-ce que cette histoire ?*

Cette phrase s'imposait en mon esprit dès que je rentrais chez elle, aussitôt qu'elle déverrouillait la porte, et que je frayai mon passage entre les paquets en tout genre, y compris les poches de la pharmacie. Je m'interrogeais alors en un questionnement que je lui retournais, sur la prise du traitement, son alimentation, ses sorties, sa famille.

### *Les pays d'ailleurs*

Questionnement qui recevait immanquablement les mêmes réponses. Je m'inquiétais sur ma responsabilité de soignante comme un étendard brandi par agacement, mais en fait cela m'importait peu. J'étais en fait sidérée par la scène, à chaque fois. Elle m'apprit un jour qu'elle avait une fille, qu'elle avait été

mariée, que sa fille vivait aux États-Unis. Elle me précisa la région et la météo de cette région américaine. Elle me parlait aussi de ses balades en ville, du centre commercial du centre-ville où elle aimait aller, de ses promenades au soleil. Elle papotait parfois sur un animateur de télévision, refusait toute aide-ménagère, badinait sur la vie quotidienne. Je badinais aussi. Jamais ne surgissait une faille dans la répétition.

### *La répétition*

Je repartais bien ficelée dans mon pochon vide d'elle. Demain sera pareil. Du pareil au même. Je m'aime à la folie. De la folie ordinaire. De l'ère sans temps. Cent ans, elle ne les aura jamais. Elle n'ouvrit pas sa porte un matin. Les hommes de l'extérieur ont défoncé sa serrure. Elle était sur sa chaise, le dos droit adossé à la table, la télévision allumée sur sa droite, la tête raide, les jambes pendantes, elle était bleue, toute bleue dans sa robe de chambre bleue usée.

Un jour.

Sans lendemain.

J'appris que sa fille vivait dans une région très proche d'ici. Elle vint avec son ex-époux vider et jeter les pochons. L'appartement pas usé du vécu du quotidien sera rendu comme il a été pris. Juste un peu de poussière se sera déposée entre les cartons, qu'il suffira d'aspirer. De la poussière d'une vie non consommée.

Mam est entrée dans ma vie, dans mon automobile, malgré elle. Quand les pompiers ont ouvert sa porte, j'ai aspiré de plein fouet son énigme irrésolue. Elle n'a pu résister à cette ouverture intempestive. La télévision s'est éteinte. Les images, les mots, insipides, ont cessé de nous tromper. La correspondance avec l'extérieur a été renvoyée à l'expéditeur, les dettes comblées, le refrain d'elle étouffé dans la tombe de son rêve de vie comme une reine égyptienne dans son coffre éternel.

Ce n'était pas un soin coté. Aucun tarif, aucune démarche de soins à cocher, aucune revendication, dans ce qui s'est passé.

Aucune reconnaissance professionnelle. Le contenu et le contenant de l'intime alors n'ont de sens que par rapport à ce qui s'est déclenché en mon esprit, l'impénétrable sens de ce que l'on offre à voir, la volonté de comprendre que derrière ce qui est donné à voir ou à entendre, il existe un autre sens que seul notre engagement peut maintenir dans le plus grand respect de la personne à soigner, avec son secret.

Notre engagement naît du plaisir peut-être, du tourment sûrement, d'une recherche de la volonté de comprendre. C'est de la relation à l'autre.

Les mots nous transportent et notre présence est interrogative par rapport à l'autre dans l'espace imaginaire et de l'inconscient peut-être, les nôtres. L'interrogation entraîne notre responsabilité, d'autant plus quand la personne est vulnérable. C'est donc bien là que le soin prend du sens, non pas dans le temps seulement, mais dans ce lien tissé au bord du ressenti de notre présence à l'autre.

Mais qu'en sait-on ?

Et l'imaginaire, l'inconscient aussi, n'a pas de lien avec une valeur moderne du temps. Mam n'a fait que souligner cela : ce qui se passe n'a rien à voir avec le temps. Parfois, il ne se passe visiblement rien. Cependant, on se questionne sur l'existence de la personne. Qui est-elle ? Comment vit-elle ? Son souvenir s'ancre dans notre mémoire au fil de notre vie. Cette personne nous donne l'énigme de sa vie en héritage, de la répétition comme une ellipse de l'éternité.

Ainsi avec Mam commença une aventure où je me mis à détricoter ce qu'il fallait faire, où le fil ne pouvait que s'enrouler entre deux coudes pliés, entre deux chaises. Alors, je pris conscience de cet espace entre les deux chaises, comme un questionnement sur ce qui peut advenir, dans l'attente aussi, dans l'enroulement des fils emmêlés.



*Le fil de laine*

Ainsi le décès d'une autre Mam, Simone, appris par un SMS tombé un instant précis dans le cours de la vie ordinaire. Quelques mots, sur un portable, signifient la perte d'une patiente, l'arrêt de soins, et un vide sur un parcours professionnel. La mort peut alors rappeler une certaine valeur du temps et le temps alors n'aurait de sens que par rapport à la perte ressentie de Simone. Des années à la soigner, trois fois par jour pour un diabète aux conséquences graves, plaies chroniques, impotence, immunité faible, immobilisme, ont nourri une complicité parfois sans paroles, quotidienne, dans un grand respect d'elle sans pourtant savoir le récit d'une vie émigrée. Ses enfants, nombreux, sont restés à La Réunion qu'elle a quittée pour épouser en secondes noces un homme rapatrié d'Algérie. Sa vie avait été laborieuse, pauvre, et le premier mari avait été brutal et sans affection. Simone et son deuxième époux s'étaient installés tous les deux comme des réfugiés de leur propre vie. Et depuis, ils avaient cessé de bouger. Assis tous deux de toute leur impotence, leur corps avait occupé l'espace sans vide, sans paroles, sans récit, laissant sûrement leurs souvenirs divaguer dans leur esprit jamais libéré. Ils avaient du mal à respirer, à se mouvoir, avaient perdu toute autonomie. Je me demandais toujours, tous les jours, combien de temps cela allait durer. Car le temps dure parfois. Là, c'était des années. Et comme une habitude de nos présences ensemble, à des heures précises de la journée, le temps s'était installé. Cela se répétait ainsi sans en ressentir de l'étonnement. Les gestes étaient les mêmes, ma chaise pour soigner, son coussin pour y déposer son pied à soigner, les injections, la radio du matin tôt, la télévision du soir tard, le rangement du matériel de soins, les réflexions, les phrases, les endormissements de Simone, les anxiétés à chaque départ à l'hôpital, les photos des enfants laissés là-bas. On ne se posait pas la question de « quand », c'était tous les jours ainsi, sans différence, dans une ambiance atone. Là encore, le soin n'avait pas ce rapport à l'horloge, à une comptabilité d'actes, mais bien à l'étrangeté de cette répétition de l'immobilisme de ces vies extraites de leur origine.

Le temps-là n'était souligné que par rapport à leur éloignement, au déplacement qu'ils avaient effectué de leur histoire. Puis une fois arrivés là, ils n'avaient plus jamais bougé, comme s'ils avaient fauté et n'en revenaient pas de cette faute.

*Quand je soigne, la voix des animateurs de télévision  
ou de radio me transperce du bruit du monde*

Simone, autre Mam, est décédée un jour, épuisée. Une des filles est rentrée de l'île pour la cérémonie et celle qui avait ainsi passé l'océan n'avait pas voulu y retourner dans l'espoir d'une vie meilleure. Elle s'en retournera quand même avec les cendres de Simone pour l'accompagner dans son retour ultime au pays. Simone avait souhaité ce retour au pays. Le temps de sa présence ici n'avait été qu'une pirouette sans mouvement pour un déplacement inutile.

L'homme tisse ce lien secret avec son lieu d'origine qui donne du sens au temps passé ailleurs, il retourne toujours à son lieu d'origine pour y vivre dans l'éternité. Comme pour effacer le temps de l'ailleurs.

La vérité du temps a à voir avec l'espace qui nous donne la vie.

## **Après, les autres**

Mue par je ne sais quelle impatience, je surpris l'instant où il me fallait noter ces instants captés dans le temps soluble. Il me fallait crypter ces images vécues, ces sensations de la vie des autres, qui perduraient en moi dans l'imprévisible et silencieuse mémoire.

*Du voir à transcrire, graphisme du sens deviné*

Ce sentiment du « revenez-y » souvent désagréable et du « cela me rappelle quelque chose » demandait à être analysé, du moins à être questionné. Je me devais de prendre ce temps-là sur ce qui pouvait bien se passer pour que cela me dérangeât ainsi. Ce sentiment, qu'« il se passait quelque chose » dans la relation de

soin avec la personne qu'est le patient, restait très fort au point de troubler mes gestes, d'entraîner de la confusion dans les noms, objets familiers et lieux, de revivre ces « copier-coller » de situations. Des Mam, des Simone, se tenaient la main dans une ronde enivrante en ma mémoire. Elles interrogeaient mon imaginaire quant à leur place dans un monde sans extériorité. Je ne pouvais en rester là, sur cette apnée du temps qui m'oblige à m'essouffler en une lassitude épuisante du déjà vécu sans comprendre. Ainsi l'interrogation sur ce qu'est le temps dans la relation de soin s'est imposée à ma conscience au fil des années passées auprès des patients.

Écrire s'est imposé pour une parole silencieuse, parce que l'incertitude est une bicyclette joyeuse sur laquelle j'exerce ma ténacité à gravir le chemin vers l'autre. Écrire m'invite à la confiance. Je vois autrement et sans bruit.

Porter soin, c'est avancer vers ce que l'on peut, ce que l'on veut nous montrer et accepter de se transformer avec l'autre pour créer le soin. Voir le lieu de vie, voir le corps, voir les signes de l'histoire qui se vit chez la personne, ne permet pas seulement d'appréhender de drôles de vie. Voir nous initie à notre silence, celui qui devine, celui qui libère la parole, celle de l'autre.

Alors, soigner ne rentre pas dans les cases du *faire*. Soigner ne s'apprend pas avec des codes. Soigner réconcilie la science et son « humanité » possible. Et c'est bien le temps qui donne cette dimension de l'homme à la science, car on ne peut parler de la personne sans le monde qui l'entoure. Il existe un temps à percevoir entre ce que l'on voit et ce que l'on ressent, sans antinomie. Cela pose bien sûr le problème de la formation : qui sommes-nous pour porter soin ? Qu'est-ce qui légitime notre vocation à entreprendre un parcours de guérison pour l'autre ? Le temps de la perception, du ressenti, de l'écoute, de la compréhension est fragmenté et il faut bien encore des strates de représentations, de connaissances, de mémoire, d'analyse, pour que des liens tissent la trame du temps. Je suppose l'idée du moi qui m'habite structurante et stable. Face au mouvement de la perception du monde et de l'autre, je me dois d'être forte dans